Mars 1823 — 3103.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE J.-H.-DÉSIRÉ PETETIN,

Docteur en médecine, Président perpétuel de la Société de médecine de Lyon, Membre résidant de l'Académie de la même ville.

Discours prononcé à la séance publique de l'Académie de Lyon, le 23 Août 1808.

Par Aimé MARTIN, Docteur en médecine, ex-Chirurgien en chef de l'Hôpital de la Charité.

A LYON,

De l'Imprimerie de BALLANCHE père et fils, aux halles de la Grenette.

1808.

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

ÉLOGE
HISTORIQUE
DE J.-H.-DÉSIRÉ PETETIN.

Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b31970060

AUX AMIS

DU DOCTEUR PETETIN.

J'AI moins consulté mes forces que le zèle de l'amitié, quand je me suis chargé d'acquitter la dette de la reconnaissance publique envers la mémoire de l'Homme utile et bienfaisant que vous regrettez.

Je crois devoir l'hommage de cet Eloge à ceux qui partageaient le sentiment qui l'a dicté.

MARTIN aîné,

D.-M.,

Membre de l'Académie de Lyon.

ÉLOGE
HISTORIQUE

De J.-H.-Désiré PETETIN,

Docteur en médecine, Président perpétuel de la Société de médecine de Lyon, Membre résidant de l'Académie de la même ville.

Exegi monumentum ære perennius, etc.
HORACE.

MESSIEURS,

LE Poëte du goût et de la raison a montré dans ces beaux vers le mobile des grandes actions et des travaux utiles à la société : c'est pour survivre au trépas que tant d'hommes héroïques ont consenti au sacrifice d'une partie de leur vie ; c'est pour ne pas mourir tout entiers, que tant de savans laborieux ont consacré et consacrent encore chaque jour leurs veilles à l'étude, et se privent sans regret des jouissances données par la nature à l'humanité.

Ce désir d'immortalité, si conforme à l'essence de notre ame, lie les générations passées aux générations futures, et fournit à l'émulation un aliment impérissable. Tout usage qui tend à l'entretenir et à l'exciter, est un usage utile au perfectionnement de la morale publique, au bonheur et à la gloire du corps social.

Tel est celui par lequel les corps académiques consacrent à la mémoire de leurs coopérateurs, des éloges dont l'intérêt est proportionné à l'importance de leurs travaux et des services qu'ils ont rendus à la société, et qui sont en dernier résultat les solennels tributs de la reconnaissance publique, et, s'il m'est permis d'user de cette métaphore, le premier cri de la postérité.

Tous ceux qui se sont distingués par de grandes vertus, par des découvertes dans les arts et les sciences, ou par des travaux utiles, ont un droit égal à ces tributs, ce serait une grande et funeste injustice que de les réserver exclusivement à ces hommes rares qui paraissant sur la scène du monde comme des météores dans l'immensité des cieux, attirent les regards de leur siècle par l'éclat dont ils le couvrent, et dont la vie est le patrimoine de l'histoire et la leçon des princes et des peuples. L'objet spécial des éloges

académiques, est de multiplier les monumens des vertus et des talens modestes, de sauver de l'oubli des actes d'héroïsme qui, sans eux, resteraient dans l'obscurité, et d'exciter l'émulation dans tous les rangs de la société, en prouvant que la véritable gloire n'est étrangère à aucun état, et que la plus solide est celle que l'on acquiert par les services qu'on rend à ses semblables.

Vus sous un autre rapport, ces éloges ont quelque chose de noble et de touchant, en ce qu'ils étendent au-delà du tombeau les liens de l'estime et de l'affection. La certitude de vivre encore dans la mémoire de ceux qui nous furent chers, de recevoir les gages de leur amitié lors même que nous ne serons plus, doit rendre nos derniers momens plus tranquilles, en délivrant les approches de la mort de la fausse terreur du néant. Non, les affections de l'ame ne finissent point avec les formes des corps animés; l'ame est immortelle, je n'en veux d'autre preuve que ce désir d'être aimé par-delà le trépas, et que ces tendres inquiétudes sur le sort de nos proches et de nos amis, dernières pensées de l'homme de bien au moment où les portes de l'éternité s'ouvrent devant lui. Heureux ceux chez qui ces consolantes vérités tiennent à une convic-

tion de sentiment, et dont la raison éclairée par le cœur, ne s'est jamais refusée à croire que des régions célestes qu'elles habitent, les ames vertueuses voient et connaissent les choses d'ici-bas, et sont sensibles aux souvenirs de la terre !

Jacques-Henri-Désiré Petetin naquit à Lons-le-Saunier, petite ville de la Franche-Comté, de Hubert-Désiré Petetin et de Marie-Louise Champonot. Sa mère mourut peu de temps après lui avoir donné le jour, et quelques mois après son père la suivit au tombeau. L'éducation du jeune orphelin fut confiée aux soins d'une sœur aînée, qui mit toute sa gloire à la perfectionner, et qui fut payée de sa tendresse par le succès qu'elle obtint.

A peine entré dans la carrière scholastique, il s'y distingua par trois qualités qu'on trouve rarement réunies dans le même sujet : une imagination brillante, une mémoire prodigieuse, et une attention infatigable. Ses progrès furent rapides ; à l'âge de 13 ans il vint faire ses cours de logique et de physique au séminaire de St-Irenée de Lyon.

Les directeurs de cette congrégation célèbre, dont la destruction n'est pas un des moindres

fléaux de nos troubles révolutionnaires, charmés de voir dans un âge aussi tendre tant d'aptitude aux sciences les plus relevées, et des qualités si aimables, ajoutèrent à son nom l'épithète de *chéri de Dieu et des hommes*, témoignage honorable dont la valeur ne peut être bien sentie que par ceux qui ont vécu sous la discipline, à-la-fois équitable et sévère, des maisons de l'ordre de St-Sulpice.

De St-Irenée il se rendit à Besançon, dans l'intention d'y étudier la théologie et de se vouer à l'état ecclésiastique, auquel il se croyait appelé. Une méprise lui révéla sa véritable vocation : le hasard le conduisit dans une des salles de l'université, où le professeur Grognot donnait ses leçons de médecine ; la curiosité l'y retint le premier jour, un charme irrésistible l'y ramena les jours suivans, et dès-lors il renonça au sacerdoce pour se vouer sans réserve à une profession qui se rapproche du ministère des autels, par les soulagemens et les consolations qu'elle verse sur les êtres malheureux et souffrans. Après deux ans d'études, il quitta Besançon et alla perfectionner ses connaissances à Montpellier ; il y prit le bonnet de docteur à l'âge de vingt-un ans.

A peine de retour dans le lieu de sa naissance, une épidémie qui ravageait un canton

de la Bresse, limitrophe de la Franche-Comté, lui fournit l'occasion de mettre en pratique les principes qu'il venait de puiser dans la première Ecole de médecine de l'Europe.

Il reconnut, avec la sagacité d'un praticien consommé, le véritable caractère de la maladie. Le traitement qu'il indiqua fut couronné d'un succès qui s'embellit pour lui des jouissances de l'amitié, le premier malade qu'il eut le bonheur de sauver du trépas, ayant été son condisciple et son ami.

Sa réputation naissante engagea, en 1764, la ville de Tournus à se l'attacher en qualité de Médecin pensionné.

De toutes les dépenses que les communes s'imposent, il n'en est peut-être point de plus utile que celle qui est destinée à récompenser les services qu'un médecin instruit peut rendre aux pauvres habitans. La pratique de l'art de guérir est si peu lucrative dans les campagnes, que l'on ne doit point s'étonner qu'elle y soit exercée, ou pour mieux dire profanée, par l'ignorance et l'empirisme ; car l'amour de l'humanité s'affaiblit quand il est comprimé sous le poids du sentiment des besoins personnels. Autrefois, lorsque des appointemens modiques, mais certains, rassuraient un jeune médecin contre la crainte de l'indigence, il

allait volontiers passer une partie de sa jeunesse dans les habitations rustiques. Il y acquérait l'expérience, fruit de l'observation de la nature ; et lorsque l'âge avait mûri ses connaissances, il apportait dans les cités une réputation fondée sur des succès réels. La considération publique, plus encore que la fortune, devenait alors la récompense de ses travaux. Aujourd'hui tout a changé ; à peine sortis des bancs de l'école, l'esprit surchargé de vaines théories, croyant pouvoir tout connaître parce qu'on peut tout expliquer avec des systèmes, courant après la fortune sans se soucier de la considération, la plupart de nos jeunes Médecins se précipitent en foule dans les villes, et perdent dans les illusions d'une réputation prématurée, des germes de talens qu'une expérience lente et tranquille eût un jour développés. C'est ainsi que par-tout on découvre les torts faits à la société par l'abolition des usages dont le temps avait démontré la sagesse.

La situation topographique de la ville de Tournus, qui est assise sur les bords de la Saône, aux pieds des fertiles coteaux du Beaujolais et du Mâconnais, et en face des plaines marécageuses de la Bresse, offrit au docteur Petetin une ample moisson d'observations. Cette position singulière, qui réunit les deux extrêmes

de l'influence du climat sur les tempéramens et sur les maladies, lui fournit un tableau de comparaison sans cesse en mouvement, et donna à son premier coup d'œil cette rapidité et cette finesse de jugement qui distingue les grands praticiens. L'expérience qui n'est trompeuse que pour les esprits faux ou inattentifs, lui apprit alors que les maladies qui dépendent de l'influence de l'air et des saisons, appartiennent à un même type, susceptible de se modifier selon les tempéramens, les âges et les circonstances, mais exigeant au fond une direction uniforme, et un traitement qui ne varie que dans les proportions des substances médicamenteuses et du régime : heureuse pensée, dont il fit l'application avec des succès qui ne se sont jamais démentis par la suite. Sa réputation ne tarda pas à s'étendre, et bientôt ses amis, persuadés qu'un aussi beau talent devait être produit sur un plus grand théâtre, lui conseillèrent de venir se fixer à Lyon. Ce fut un jour de deuil pour la ville de Tournus que celui où, cédant aux pressantes invitations de M. de Vergennes, il se décida à quitter des lieux où, pendant le cours de huit ans, il avait été l'ami et le bienfaiteur désintéressé de tous les êtres souffrans et malheureux.

Il touchait à sa trentième année lorsqu'il se

fit agréger au collége des Médecins de Lyon ; il soutint les épreuves ordinaires avec une supériorité de talens, qui tenait plus encore à la sûreté et à l'étendue de ses connaissances qu'à la facilité de son élocution.

A cette époque deux médecins commençaient à poser les bases d'une réputation, qui depuis n'a fait que s'accroître ; tous les deux sentaient la nécessité de bannir de la médecine les théories arbitraires, nées de l'esprit de système, de ramener l'exercice de cette science à la sublime simplicité de la doctrine hippocratique, et de combattre avec les armes de la raison et de l'expérience les méthodes perturbatrices et polypharmaques, qui étaient alors si fort en vogue.

Cette entreprise n'était pas sans difficultés : pour la conduire à sa fin, ils s'associèrent le nouveau confrère dans lequel ils trouvaient une conformité de principes et d'intentions : alors se forma entr'eux ce triumvirat d'amitié, que le temps et les orages politiques avaient respecté, et que la mort seule a pu rompre.

Le docteur Gilibert ayant été appelé en qualité de médecin auprès de l'infortuné Stanislas, dernier roi de Pologne, les docteurs Vitet et Petetin publièrent en commun, sous le titre de Journal des maladies régnantes à

Lyon, une suite d'observations, ou plutôt un véritable traité de médecine clinique.

Examen critique de la cause prochaine des maladies ; juste appréciation des signes qui les font reconnaître, et de ceux qui en font présager l'issue ; traitement simple et méthodique, propre à aider la marche de la nature et la production des phénomènes qui préparent et amènent les crises favorables ; sage discussion expérimentale sur les vertus réelles des moyens pharmaceutiques : tels étaient les caractères de cet ouvrage. Il eut un succès prodigieux dans le monde savant. Le célèbre Tissot, de Lausanne, alors professeur à l'Université de Pavie, en fit le texte de ses leçons. A Lyon, il excita les clameurs de l'envie et de la médiocrité. On ne pardonna point à ses auteurs d'avoir décrié les méthodes empiriques et purgatives, et l'administration des médicamens compliqués continua d'être en vigueur jusqu'au moment où une expérience fatale et décisive vint enfin ouvrir tous les yeux, et produire une réforme que la sagesse des principes n'avait pu opérer.

Lorsque Perrache eut détourné le cours du Rhône pour agrandir la cité, un grand espace autrefois recouvert par des eaux courantes, fut changé en marécages ; le mouvement des terres nécessité par la construction de la chaussée,

en dégageant les effluves délétères, donna naissance à une épidémie de fièvres pernicieuses, qui sévit d'une manière funeste sur toute la population du sud de la cité. Tous les malades qui furent traités par la méthode évacuante succombèrent ; la plupart de ceux qui se confièrent aux soins des auteurs du Journal, échappèrent à la mort. Ce triomphe de la médecine raisonnée sur la routine, fut complet ; les oppositions cédèrent à l'évidence, et la réforme s'établit sans obstacle.

Le docteur Petetin se fit quelque temps après un sujet particulier de recherches et d'études sur ces maladies bizarres qu'on est convenu de désigner sous le nom générique d'affections nerveuses, parce qu'elles exercent leur action sur la sensibilité, qu'elles altèrent et qu'elles dénaturent.

Il soupçonna qu'elles dépendaient de l'action de ce fluide électrique universellement répandu, qui, par sa subtilité et la rapidité de son mouvement, a tant d'analogie avec le principe moteur de nos fonctions.

Les systèmes de Nollet et de Franklin partageaient alors l'opinion des physiciens ; il les compara, et tous deux lui parurent défectueux, parce qu'il crut reconnaître que les principes à l'aide desquels ils expliquent les

expériences, sont sans cesse en opposition avec les lois de l'équilibre et du mouvement. Il ne désespéra point de trouver une hypothèse plus satisfaisante, et s'occupa sans relâche à la chercher.

Le hasard lui avait fait découvrir, à-peu-près à la même époque, le caractère de cette affection singulière, de la catalepsie, qui a exercé ses méditations jusqu'à la fin de sa vie, et il faisait marcher de front l'étude des lois de l'électricité et celle des phénomènes de la catalepsie, ou, comme il l'appelait lui-même, de l'électricité animale.

Le siége de Lyon vint interrompre ses recherches ; il en partagea les calamités ; et lorsque les révolutionnaires eurent triomphé d'une résistance héroïque, il n'échappa au glaive sanglant de la terreur qu'à la faveur d'un talent dont l'utilité reconnue parvint à assoupir la fureur des tyrans de notre patrie. Nommé médecin inspecteur de la 7.e division militaire, il se rendit à pied à Besançon pour diriger le traitement d'une dyssenterie putride qui exerçait les plus grands ravages dans les hôpitaux militaires de cette ville. Il en fut lui-même atteint, et il y a lieu de croire qu'elle lui laissa le germe de la maladie qui depuis a terminé sa carrière. Quoique sans cesse me-

nacé de la proscription qui frappait tous les Lyonnais dans ces temps désastreux, il soutint son caractère avec une constante fermeté : plus d'une victime fut dérobée au supplice et cachée aux délateurs par ses soins ; et si les bornes de cet Eloge me le permettaient, je pourrais citer plusieurs anecdotes qui honorèrent son courage et sa bienfaisance, quand tous les cœurs semblaient fermés à ces vertus.

Dès que la tempête révolutionnaire parut s'appaiser, il revint à Lyon et y reprit le cours de ses travaux de prédilection.

Il fit paraître en 1802 son nouveau Traité de l'électricité, ouvrage dans lequel il s'attache principalement à combattre l'hypothèse de Franklin, en démontrant que tout corps électrisé n'a que sa quantité naturelle de fluide, et que la prétendue électricité négative n'est que la force réagissante de la nature qui tend à rappeler au repos le fluide mis en mouvement. Suivant lui, les phénomènes électriques dépendent de deux forces opposées qui se soutiennent et s'excitent mutuellement, et obéissent aux lois du mouvement et de l'équilibre.

Ces deux forces sont modifiées d'une manière différente dans le verre et dans la résine. De-là la différence des phénomènes que manifestent la résine et le verre; elles naissent des effluxions

du fluide qui entre dans le corps électrisé, et qui en sort par deux courans dont la masse est compensée par la vîtesse.

Il appuye son opinion sur des expériences selon lui décisives et réellement très-curieuses.

Telle est celle de l'effet produit sur la flamme d'une bougie par les effluxions électriques, et qui diffère selon que le corps est isolé par le verre ou par la résine.

Telle est encore celle de décharger la bouteille de Leyde sans établir de communication entre ses deux surfaces ; expérience délicate et difficile, qui sape les fondemens de l'hypothèse de Franklin, et qui fut répétée par son auteur devant le célèbre Tissot, de Lausanne, avec lequel il entretenait depuis long-temps des liaisons cimentées par la conformité des goûts et des études.

On lui a reproché, peut-être avec justice, de s'être servi dans cet ouvrage d'expressions qui ont dans le langage des sciences une valeur différente de celle qu'il leur donne. Ces taches légères, qu'il eût fait disparaître dans une autre édition, jettent en effet une sorte d'obscurité sur son système ; tant il est vrai que les auteurs doivent avant tout étudier et respecter la langue dans laquelle ils écrivent,

afin de conserver la clarté, premier mérite d'un ouvrage en tout genre.

En 1803, il publia sa théorie du galvanisme; il y prouve ce que Volta avait soupçonné, l'identité des fluides électrique et galvanique; il démontre par une expérience nouvelle, que les métaux oxidés transmettent également les deux fluides, et que les disques de zinc ne s'électrisent point aux dépens de ceux de cuivre, mais qu'il s'établit entr'eux des courans sans qu'ils perdent rien de leur quantité naturelle de fluide, leurs centres d'action étant à-peu-près les mêmes que ceux des deux surfaces de la bouteille de Leyde: cette théorie n'est qu'une confirmation de ses principes sur la nature et les phénomènes de l'électricité.

J'ai dit que le docteur Petetin faisait marcher de front l'étude de l'électricité et celle des affections nerveuses. Il en est une qui déroute absolument toutes les connaissances physiologiques, par le désordre qu'elle introduit dans les fonctions de l'économie animale; c'est la catalepsie. Les anciens médecins en attribuaient la cause à l'engorgement accidentel des vaisseaux sanguins de la masse cérébrale, et ne lui connaissaient d'autre effet que la suspension momentanée des facultés organiques.

Le docteur Petetin n'y voyait, au contraire, que le produit de l'action du fluide électrique sur les nerfs, organes de la sensibilité et du mouvement; et loin de penser que les effets étaient bornés à la suspension des facultés, il prétendait avoir découvert que dans cette maladie les sens étaient transposés au creux de l'estomac et à l'extrémité des doigts des pieds et des mains, et que par le concours de ces phénomènes, l'intellect acquérait une force et une étendue merveilleuse.

Il a consigné dans un ouvrage qui doit paraître incessamment, l'histoire des phénomènes étonnans qu'il a observés et fait observer à plusieurs témoins. Cet ouvrage rencontrera sans doute beaucoup d'incrédules et de contradicteurs. Je ne veux point devancer le jugement qu'on en portera; mais tous ceux qui ont connu l'auteur penseront avec moi, qu'en supposant que le désir de reculer les bornes de la science de l'homme ait produit sur son esprit l'effet du microscope sur les yeux de celui qui s'en sert pour la première fois, il n'en est pas moins vrai qu'il croyait sincèrement tout ce qu'il a écrit, et qu'il a emporté dans la tombe l'espérance d'avoir déchiré le voile qui recouvre le secret des opérations de la première de nos facultés.

Outre ces ouvrages principaux, on a encore du docteur Petetin plusieurs dissertations sur des cas de maladies rares et curieuses, dans lesquelles on retrouve la finesse de tact et la sagacité de jugement qui ont illustré sa pratique. Elles ont été imprimées dans les Actes et dans le Journal de la Société de médecine de Lyon, qui l'avait nommé son Président perpétuel, et qui déjà a dignement payé à sa mémoire le même tribut que nous acquittons aujourd'hui.

Il avait rédigé pour le Conseil général du département, dont il était membre, un mémoire sur l'utilité de l'établissement d'une Ecole de médecine à Lyon. Les avantages que présentent à une semblable institution la position topographique, les hôpitaux, et les souvenirs de la gloire des anciens Colléges de cette ville, y étaient exposés avec l'éloquence de la vérité; et peut-être doit-on regretter que cette vue de bien public et de restauration, d'abord accueillie par le Magistrat, ait été ensuite mise à l'écart.

Des détails exacts sur la constitution des habitans de notre cité et sur les maladies qui affligent la classe ouvrière, renfermés dans un mémoire manuscrit qu'il communiqua à la Société de médecine en 1805, formeront un des élémens les plus précieux de la statistique

générale, à laquelle l'Académie travaille, et qui doit être le gage de son zèle pour les intérêts de nos concitoyens, et de sa reconnaissance envers l'autorité qui la dote et qui la protége.

Toutes ces productions, sous le rapport du style, sont marquées au coin d'un goût pur. Simple, précis et clair, le docteur Petetin excellait dans le genre didactique ; il était sobre de métaphores et de tours figurés, même dans les sujets qui semblent appeler les ornemens de l'éloquence, et jamais il ne remplaçait l'intérêt de la chose par l'enflure de la phrase et la redondance des épithètes ; témoin le Compte qu'il rendit en séance publique des travaux de l'Académie pendant l'année de sa présidence, véritable modèle de cette élégance gracieuse qu'on peut regarder comme l'apanage et le caractère de l'esprit français : on y remarque sur-tout l'exactitude et la rapidité d'une analyse qui s'exerce sur tant d'objets divers sans leur rien faire perdre de leur intérêt, la facilité et le naturel des transitions, la délicatesse de l'éloge et l'urbanité des critiques.

Je viens de rappeler les droits qu'il eut à la gloire littéraire ; il me reste à peindre les qualités qui lui concilièrent l'amitié et la vénération de tous ceux qui le connurent.

La sensibilité est le plus beau présent que Dieu ait fait à l'homme. Quand elle est réglée par un jugement droit, elle devient la source et l'aliment du seul véritable bonheur de celui qui survit à la jouissance ; c'est sur-tout au médecin que ce don est nécessaire, et l'emploi qu'il en fait marque le rang qu'il doit tenir dans la considération publique et dans l'estime de la postérité. Placé par le devoir au milieu des êtres souffrans, seconde providence entre la terre et le ciel ; il faut que ses bienfaits en conservent le désintéressement et la noblesse, et que jamais il n'efface par la dureté de ses manières ou la cupidité de ses désirs, la trace des services qu'il rend à l'humanité.

Tel fut le docteur Petetin : doué d'une vive et sage sensibilité, rien n'égalait sa tendre sollicitude pour ses malades ; jamais il ne sortit de sa bouche que des paroles consolantes ; jamais il ne souilla par des calculs ou des vœux mercenaires la noblesse de sa profession ; et si l'on avait un reproche à lui faire, ce serait d'avoir poussé trop loin, pour lui et sa famille, le désintéressement et l'insouciance de la fortune.

Ce sont des jouissances bien pures que celles que procurent au médecin le spectacle du bonheur d'une famille dont il a sauvé le chef,

l'ivresse de la joie d'une mère à laquelle il rend un enfant chéri, et en général la reconnaissance de tous ceux qui lui doivent la vie et la santé ; mais ces fleurs ne sont point sans épines : l'impuissance de l'art, les revers inattendus, les erreurs involontaires, fatal tribut que tous, sans exception, payent à la condition humaine, et plus que tout cela l'ingratitude des malades, l'envie des confrères, et les jugemens inconsidérés de la multitude, lui apprennent à chaque instant qu'il n'est point de bonheur sans mélange. Heureux celui qui, comme le docteur Petetin, a assez de courage pour se réfugier dans sa conscience et y trouver des consolations que l'injustice des hommes lui refuse, et assez de philosophie pour ne point rejeter sur l'humanité toute entière la perversité de quelques individus! Lorsque ses jeunes confrères se plaignaient à lui de disgraces pareilles à celles que je viens de signaler, il les consolait en leur citant son exemple. J'ai souffert comme vous, et plus que vous peut-être, leur disait-il. Faites comme moi ; je ne me sentais pas la force de haïr, je me suis donné celle d'oublier. L'amour-propre est un ressort qu'il faut sans cesse s'efforcer d'assouplir, dans une profession où tout tend à l'exalter.

La générosité des procédés était embellie chez lui, non-seulement par la modestie, mais encore par cette délicatesse qui s'attache à garder les convenances et à respecter les préjugés.

Il fut pendant dix ans le Médecin des pauvres d'un des quartiers les plus populeux de la ville, et ne se contentant pas de leur administrer les secours de son art, plus d'une fois il prit sur son épargne de quoi subvenir à leurs besoins pressans, exigeant pour tout salaire le secret de ses charités.

Ce même homme, qui se serait cru déshonoré s'il eût reçu le moindre tribut pécuniaire en échange des services rendus aux indigens ordinaires, en acceptait de modiques de cette classe d'indigens que la fortune avait précipités du faîte des grandeurs et de l'opulence. Il ne faut pas, disait-il, humilier en obligeant.

Sa conversation était vive, enjouée et abondante ; il savait la varier selon le goût et les connaissances de ses interlocuteurs ; il avait ce genre d'amabilité qui se répand sur tout ce qui l'entoure, et cette facilité d'esprit qui ne choque personne, parce que sa supériorité ne se montre qu'avec une modeste réserve ; il n'était ni médisant ni caustique ; prodigue

d'éloges envers ceux dont il estimait les talens et la moralité, avare de son opinion sur ceux qu'il ne connaissait pas suffisamment, et plus avare encore sur ceux dont il avait à se plaindre, il repoussait la plaisanterie par la finesse et l'à-propos des réponses, et souvent aussi en enchérissant sur les traits et les histoires banales avec lesquels les gens qui se portent bien aiment à tourner en ridicule une profession dont ils invoquent les secours au moindre dérangement de santé.

Il cultivait les belles-lettres et la poésie, et comparait le médecin qui se délasse ainsi des études les plus sérieuses, au jardinier qui sème de fleurs les bordures de son potager.

Depuis près de trois ans qu'il ressentait les atteintes de la maladie douloureuse qui a terminé sa vie, il avait abandonné la pratique et ne s'occupait plus que de mettre la dernière main à ses ouvrages. Frappé de l'idée d'un trépas prochain, il en parlait avec la plus grande liberté d'esprit et la plus touchante résignation.

Un de ses confrères l'invitait à revenir dans le monde, et à renoncer à son goût pour la retraite. Je ne le peux, répondit-il, quoique je sois encore sensible aux plaisirs de la société; mais j'ai reçu une leçon qu'il ne m'est pas

possible d'oublier, et cette leçon, c'est d'un faible insecte que je l'ai reçue.

J'étais à la campagne à la fin de l'automne; la tempête me força de chercher un refuge sous un grand platane ; une multitude d'insectes ailés avaient choisi le même asile : un hanneton accroché à une petite branche, s'avançait péniblement vers un bouquet de feuillage ; le vent le fit tomber, il se cacha sous un tas de feuilles sèches : le lendemain je revins au même endroit, j'écartai les feuilles, le hanneton était mort ; l'instinct lui avait fait deviner son sépulcre. Chaque fois que l'amitié me rappelle dans le monde ou que le plaisir m'y pousse, mon hanneton, l'hiver, la tempête, le tombeau de feuilles, se représentent à mon esprit et me fixent dans ma solitude.

A l'entrée de l'hiver dernier son mal fit des progrès effrayans. On obtint de lui qu'il reviendrait à la ville, et quoique trop sûr que sa maladie était incurable, il consentit à essayer encore quelques remèdes, remèdes impuissans ! De jour en jour les approches du trépas devenant plus pressantes, il supporta avec une héroïque fermeté les douleurs les plus aiguës. Ses derniers momens furent employés à consoler ses amis, et à recevoir les secours de la religion. Il avait donné à ses semblables pendant sa vie

l'exemple des vertus morales, il donna à sa mort celui d'une foi éclairée et d'une pieuse soumission aux décrets de la Providence.

Les regrets excités par sa perte furent universels ; tout ce que la ville a de citoyens recommandables voulut l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure, et les larmes de l'amitié se confondirent avec l'Eau lustrale sur la terre qui recouvrit la dépouille mortelle de l'homme de bien.